

Bertrand Le Marec mesurait 1,76 m et aimait la marche à pied. Il allait sur les chemins d'un pas régulier et délié, comme s'il pédalait, adaptant son braquet à l'inclinaison du terrain. Il avait le goût de la monotonie, des longues campagnes tranquilles. Le matin, la rosée fonçait ses chaussures couleur sable ; l'après-midi, le soleil et le vent tannaient sa peau hérissée de poils blonds. Il avait deux yeux bleus incrustés dans le visage et une micropuce dans le bras.

Il marchait tous les jours, parcourant des distances allant jusqu'à trente, parfois trente-cinq kilomètres. Il ne cherchait pas la performance sportive, à battre des records. Ce qui l'intéressait, c'était la continuité dans l'effort. Il atteignait, dans l'exercice de la marche, des états seconds, ou plutôt premiers. Il voyageait en grâce. Par tous les temps.

Aujourd'hui, par exemple, le temps était au brouillard. Un brouillard si dense qu'il était difficile

de dire, comme ça, à l'œil, où l'on se trouvait au juste. On n'y voyait pas à plus de trente mètres, soit un champ de maïs à droite et les premières vagues d'une prairie à gauche, le chemin en ligne droite au milieu. Au-delà, c'était le flou nébuleux, pas vraiment l'incertitude, car le même paysage, imaginait-on facilement, se continuait, avec sans doute quelques variantes de saison, betterave à sucre, pomme de terre – le colza avait déjà été récolté il y a peu. Dans une région agricole, en tout cas, étions-nous, à coup sûr. Peut-être la Brie, Provins non loin.

Faut-il préciser que nous étions fin août, début septembre ? Un tel brouillard à cette époque de l'année était chose rare. Bertrand ne s'en étonnait pas. De manière générale, il se contentait de constater le réel d'un coup d'œil enregistreur – tiens, il y a du brouillard ce matin – sans creuser ou se poser de questions. Il aurait pu aussi neiger. Il était facile à vivre. D'aucuns auraient ajouté : « Plat, il est un peu plat ». Les membres du conseil d'administration, entre eux : « Il est un peu con, non ? »

Il progressait dans un décor réduit, de proximité, qui rendait le monde visible plus familier, plus affectueux. Il y avait moins à voir, plus à aimer. Cette pierre sur le bord du chemin, posée pour les yeux floués ; ce buisson modeste, pour tromper le manque de forêt, qui s'avère généreux ; le sol lui-même face au lointain confisqué devient main

tendue. Le marcheur se consolait du paysage dérobé par le menu, le ténu. À cette distance, aucun signe d'humanité. Bertrand était seul au monde dans son îlot de visibilité. Confiant, il ne craignait pas les surgissements venus du brouillard comme les fantômes de la nuit. Cependant, il guettait les balises blanches et rouges.

Blanc et rouge : Grande Randonnée, dit GR. À ne pas confondre avec jaune et rouge : Grande Randonnée de Pays. Bertrand n'aimait pas beaucoup, le concernant, le terme de randonneur, qui manquait de dilettantisme. Il préférait marcheur, ou arpenteur. Ses itinéraires étaient l'objet d'une préparation minutieuse – justement pour, ensuite, pouvoir se laisser porter par le chemin. Il commandait des guides, il achetait des cartes, il constituait des fiches. Le but était de composer un périple aussi long que possible, de plusieurs semaines, pour être tranquille et n'avoir plus qu'à suivre le programme. Il établissait ses parcours journaliers à l'avance, qu'il imprimait en double exemplaire. C'est ce qui dépassait de la poche de son pantalon sur la cuisse droite. À la lumière de ces informations, son sac à dos paraît soudain bien petit, on s'attendrait à un modèle d'au moins soixante litres, chargé à bloc, quand il porte à peine un vingt-cinq litres raplapla, un sac de collégien externe, une besace de branleur. Une bouteille de citronnade occupait un compartiment latéral,

il tendit le bras pour l'attraper sans s'arrêter. Il but au goulot et remit la bouteille en place d'un geste rodé.

La randonnée a emprunté au ski nordique ses bâtons et, bien que l'accessoire soit entré dans les usages, on ne peut s'empêcher encore de sourire à la vue de ces skieurs sans skis, qui ont tout simplement évacué la glisse. Peut-être un jour verra-t-on des automobilistes un volant dans les mains, sans voiture. Bertrand avait opté pour un bourdon, un bâton en hêtre qui lui arrivait à l'épaule, que le chemin lui avait mis littéralement dans les pattes, en travers de sa route, dans les feuilles qui jonchaient le sol, il ne l'avait pas vu, et il s'était attrapé les pieds dedans, s'était étalé de tout son long. Depuis, il ne le quittait plus. Il l'avait légèrement écorcé à l'endroit de la main et, avec le frottement des jours, le bâton avait pris peu à peu sous la paume le poli d'une rampe d'escalier.

Le brouillard se leva et on découvrit l'horizon, et c'était comme si on décollait. Tout de suite, on se situait dans l'ordonnement du monde, petit bonhomme au milieu de l'étendue des champs sur sa ligne d'écriture. Un village éloigné attirait l'œil, comme une voile en mer, qui abritait la vie. En commençant à marcher, il y a maintenant presque deux ans, Bertrand avait aimé la grandeur des ciels. Il avait pris l'habitude de pencher la tête en arrière pour s'y jeter. En ville, le ciel est juste

une ouverture, « un décapotage ». C'est une simple vue par la fenêtre de nos vies. Alors qu'en réalité il nous englobe, nous contient. La proportion de ciel lorsque l'on marche en rase campagne avoisine les 80 %. Ce n'est plus le lieu du temps qu'il fait, que l'on consulte avant de s'habiller. C'est la prunelle de l'univers. On regarde le ciel autant qu'on est regardé. C'est un ciel qui rend timide. Bertrand urinait toujours sous un arbre : pour le tronc, mais aussi pour le feuillage qui le cachait du ciel.

Bertrand Le Marec s'arrêta pour déjeuner. Il choisissait dans la mesure du possible un bord de rivière, la grève d'un étang, le banc de pierre d'un lavoir, la margelle d'un puits. Un point d'eau lui semblait être un bon endroit, qui justifiait qu'on fit une pause. Pour ce midi, il n'a pas trouvé mieux, ce sera un vague cours d'eau moribond, à l'aspect limoneux verdâtre, comme une mare qui s'écoulerait, piqué de quelques libellules chloroformées, repaire de moustiques zombis. Le pauvre ruisseau était dans un tel état qu'il avait sans doute perdu son nom, ancienne petite rivière à truites détruite par l'agriculture intensive. Sur la carte, il n'était pas nommé, était représenté par un minuscule filet bleu au bord de l'effacement. Bertrand venait de passer le point 6, le 7 devait être à environ trois

kilomètres, il était dans les temps. Il s'assit sur un rondin à l'abandon, car la rive avait été en plus défrichée, qui procurait un siège convenable. Il ouvrit son sac.

Qu'avait-il à manger aujourd'hui? Il sortit un sandwich enveloppé dans du papier aluminium, qu'il entreprit de déballer. À chaque extrémité de l'emballage, le papier avait été tirebouchonné comme pour une papillote. Il souleva le pain pour regarder à l'intérieur : aubergine grillée marinée, jambon cru, fromage, pignons de pin – l'un de ses sandwiches préférés. Il croqua dedans avec appétit, la vie est belle!

Bertrand Le Marec était l'unique héritier de la première fortune de France. Maroquinerie, produits de luxe, mode, le groupe LM est également présent dans les médias et la grande distribution, avec un chiffre d'affaires de plus de 50 milliards. Fondée en 1890 par Georges Le Marec, la firme n'a cessé de se développer et de diversifier ses activités, restant cependant une maison familiale depuis son origine jusqu'à nos jours. Ainsi se présentait le groupe Le Marec, dit LM. Bertrand avait prévenu : tout ça ne l'intéressait pas, mais alors pas du tout. Il ne fallait pas compter sur lui. Au conseil d'administration, qui voulait l'entretenir de son avenir, il avait déclaré vous vous débrouillez très bien sans moi, continuez comme ça!, et il n'y avait plus mis les pieds. Il était ressorti de la salle de réunion,

au vingtième étage de la tour LM à la Défense, le front luisant et les aisselles humides, épuisé de s'être bien tenu, soulagé d'avoir réglé la question une bonne fois pour toutes. On avait juste exigé de lui, en aparté, qu'il acceptât de se faire implanter une micropuce, par mesure de précaution, n'est-ce pas, pour savoir où il était, on ne sait jamais. Si ça pouvait les contenter, soit, et il avait pris rendez-vous.

On lui avait donné les coordonnées d'une clinique privée en Belgique. Il s'agissait d'être discret. On lui avait conseillé aussi de s'inscrire sous un faux nom. Au besoin, quelqu'un l'accompagnerait. Ça l'avait toujours barbé tout ce cirque, cette défiance paranoïaque eu égard à sa prétendue personnalité. Enfant, il avait pris très tôt, en même temps qu'un malin plaisir, l'habitude de se soustraire aux règles dictées par son entourage, au premier chef par son père. Il aimait fausser compagnie au chauffeur-garde du corps qui devait l'emmener à l'école pour y aller à vélo par des chemins détournés à travers bois. Il s'éclipsait furtivement avant le départ et récupérait sa bicyclette cachée dans un fourré, se faufilant ensuite par une ouverture clandestine dans le mur d'enceinte du domaine. Le chauffeur-garde du corps l'attendait devant l'école avec la gouvernante. Il était sévèrement réprimandé et le nom de son père était brandi en menace. Peu importait, il était heureux de sa fugue, le souffle court, les oreilles rouges.

En grandissant, son opposition à la vie qu'on voulait lui imposer s'envenima. Une interjection résumait assez bien sa contestation : *fuck off! fuck you all!* Il avait un anglais très spontané, tonique, les cours particuliers à domicile portaient leurs fruits. À treize ans, il fut envoyé dans un internat en Suisse, à l'initiative de son père; sa mère ne disait rien, se taisait et s'effaçait, paraissant le moins possible, retirée dans ses appartements, on ne la voyait pas de la journée. L'espoir paternel se plaçait dans l'œuvre du temps, dans la maturation, Bertrand changerait inévitablement, deviendrait raisonnable et se comporterait au bout du compte comme un digne héritier. Il revenait de Suisse pour les vacances. Il avait perfectionné son allemand : *fick dich!*

Mais le temps ne fit que conforter Bertrand dans ses positions. À quarante-cinq ans – dans trois semaines, précisément –, il avait fini de désespérer son père. Les deux hommes ne se voyaient plus. Pour l'instant, le vieux tenait toujours la barre. On aurait dit qu'il tirait son énergie de la désaffection récalcitrante de son fils, qu'il s'interdisait de faillir par peur de l'avenir du groupe sans son capitaine. Sa femme ne lui avait pas donné d'autre enfant; il devait vivre, ne pas mourir, coûte que coûte. Il courait dix kilomètres par jour et suivait le régime crétois à la lettre, avec l'aide d'un coach. Il n'avait pas davantage de petits-enfants pour prendre la

relève. Il avait quand même obtenu de son fils unique qu'il occupât symboliquement, à sa mort, le poste de président de LM, pour que la maison demeurât familiale. Le conseil d'administration se chargerait de tout ; il s'y trouvait des personnes de confiance. Bertrand n'aurait qu'à donner sa signature une fois par an, en regardant ailleurs s'il voulait.

Sa mère était toujours en vie, en dépit des apparences. Son fils lui rendait visite à son anniversaire, pour ajouter à voix haute devant elle un an à son âge : « Soixante-dix-huit... Soixante-dix-neuf... quatre-vingts... Ah ! tu attaques une nouvelle dizaine. » Elle avait cessé définitivement de parler. Elle vivait les yeux baissés ; elle regardait les gens sous la ceinture. Bertrand n'était pas triste, un peu frustré. Il aurait juste aimé entendre sa mère dire un gros mot, « putain de merde », ou bien un truc comme « je t'aime ».

Il avait pris rendez-vous à la clinique sous le nom de Bertrand Minus. Ça lui était venu tout seul au téléphone, il n'avait rien préparé, par association d'idées sans doute – micropuce, Minus – le 16, à 15 heures, ça vous convient, monsieur Minus ? L'idée de se trimbaler avec un traceur dans le corps ne lui plaisait aucunement, mais ça faisait partie des quelques concessions nécessaires pour avoir la paix. À la vérité, il n'était pas compliqué, dès lors qu'on acceptait et intégrait son point de vue, il était capable d'efforts, savait arrondir les angles.